

Sous un climat froid et rigoureux, cet animal est le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choisit pour retraite un tronc creux et pourri de quelque vieux arbre mort sur pied. C'est là qu'il se loge en hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il est très-gras à la fin de l'automne, qu'il est vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne se donne aucun mouvement, et qu'il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, et rarement sortir de son asile pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu, et dès qu'il veut descendre, il est abattu sous les flèches avant d'arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C'était là le but de la guerre qu'ils faisaient à l'ours, lorsqu'un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.

ix.  
Forme,  
caractère,  
gouvernement  
des  
castors.

Cet animal, qui possède les dons secourables de la société sans en éprouver comme nous les vices et les malheurs; cet animal, à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables pour la propagation et la conservation de son espèce; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple et le sort arrachent des larmes d'admiration et d'attendrissement au philosophe sensible qui contemple sa vie et ses mœurs, le castor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnassier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l'homme

chasseur, la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné, grâce à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante et soixante livres de pesanteur, qu'il doit surtout à la grosseur de ses muscles, il a la tête comme un rat, et il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrèce a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir, mais qu'il a eu des mains, et qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derrière, et il nage; il a des doigts séparés aux pieds de devant, et ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue plate, ovale, couverte d'écaillés, et il l'emploie à traîner et à travailler; il a quatre dents incisives et tranchantes, et il en fait des outils de charpente. Tous ces instrumens, qui ne sont presque d'aucun usage quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence et sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne sait pas mordre. Mais au défaut d'armes et de malice, il a, dans l'état social, tous les moyens de se conserver sans guerre, et de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible et même familier, est d'eux leurs indépendant, et ne s'attachant à personne



lement, qui diminue l'action de sa pente et de son poids, on ouvre deux ou trois issues au sommet de la digue, par où la rivière débouche une partie de ses eaux.

Quand cet ouvrage est achevé en commun par la république, le citoyen songe à se loger. Chaque compagnie se construit une cabane dans l'eau, sur le pilotis. Elles ont depuis quatre jusqu'à dix pieds de diamètre, sur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, selon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, et quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaisseur, et se terminent toutes en forme de voûte ou d'anse de panier, maçonnées en dedans et en-dehors avec autant de propreté que de solidité. Les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maison a deux portes, l'une du côté de la terre, pour aller faire des provisions; l'autre vers le cours des eaux, pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire de l'homme, destructeur des cités et des républiques. La fenêtre de la maison est ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle sert en hiver à garantir des glaces, qui se forment épaisses de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre est appuyée sur des pieux qu'on coupe

et qu'on enfonce en pente, et qui, faisant un batardeau devant la maison, laisse une issue pour s'échapper ou nager sous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement un plancher jonché de verdure et tapissé de branches de sapin. On n'y souffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices sont toujours voisins de l'emplacement. Ce sont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau comme les républicains qui s'en construisent des logements. Ces citoyens ont le plaisir, en taillant ce bois, de s'en nourrir en même temps. A l'exemple de certains sauvages de la mer Glaciale, ils en mangent l'écorce. Il est vrai que ceux-là ne l'aiment que sèche, pilée et apprêtée avec des ragoûts, au lieu que ceux-ci la mâchent et la sucent toute fraîche.

On fait des provisions d'écorce et de branches tendres dans des magasins particuliers à chaque cabane, et proportionnés au nombre de ses habitants. Chacun reconnaît son magasin, et personne ne va piller celui de ses voisins. Chaque tribu vit dans son quartier, contente de son domaine, mais jalouse de la propriété qu'elle s'est acquise par le travail. On y ramasse, on y dépense sans querelles les provisions de la communauté. On se borne à des mets simples, que le travail prépare. L'unique passion est l'amour conjugal, qui a pour base et pour terme la reproduction de l'espèce.



Deux êtres assortis et réunis par un goût, par un choix réciproques, après s'être éprouvés dans une association à des travaux publics pendant les beaux jours de l'été, consentent à passer ensemble la rude saison des hivers. Ils s'y préparent par l'approvisionnement qu'ils font en septembre. Les deux époux se retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'est pas moins favorable aux amours que le printemps. Si la saison des fleurs invite les oiseaux du ciel à se perpétuer dans les bois, la saison des fruits excite peut-être aussi fortement les habitans de la terre à la repeupler. L'hiver donne au moins le loisir d'aimer, et cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne se quittent plus. Aucun travail, aucun plaisir ne fait diversion, ne dérobe du temps à l'amour. Les mères conçoivent et portent les doux gages de cette passion universelle de la nature. Si quelque beau soleil vient égayer la triste saison, le couple heureux sort de sa cabane, va se promener sur le bord de l'étang ou de la rivière, y manger de l'écorce fraîche, y respirer les salutaires exhalaisons de la terre. Cependant la mère met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne; et tandis que le père, attiré dans les bois par les douceurs du printemps, laisse à ses petits la place qu'il occupait dans sa cabane étroite, elle les allaite, les soigne, les élève au nombre de deux ou trois. Ensuite elle les mène dans ses promenades, où le besoin de

se refaire et de les nourrir lui fait chercher des écrevisses, du poisson, de l'écorce nouvelle, jusqu'à la saison du travail.

Ainsi vit cette république dans des bourgades qu'on pourrait comparer de loin à des grandes chartreuses. Mais elles n'en ont que l'apparence; et si le bonheur habite dans ces deux sortes de communautés, il faut avouer qu'il ne se ressemble guère à lui-même dans ses moyens, puisque là c'est à suivre la nature qu'on le fait consister, et qu'ici c'est à la contrarier et à la détruire. Mais l'homme, en sa folie, a cru trouver la sagesse. Une foule d'êtres vivent dans une sorte de société qui sépare à jamais les deux sexes. L'un et l'autre, isolés dans des cellules où, pour être heureux, ils n'auraient qu'à se réunir, consomment les plus beaux jours de leur vie à étouffer et à détester le penchant qui les attire à travers les prisons et les portes de fer que la peur a élevées entre des cœurs tendres et des âmes innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité de ces institutions sombres et féroces qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille et muet comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux anges? Dieu de la nature, c'est à ton tribunal qu'il faut en appeler de toutes les lois qui violent le plus beau de tes ouvrages en le condamnant à une stérilité que ton exemple désavoue! N'es-tu pas essentiellement fécond et reproductif, toi qui as tiré l'être du néant et du



chaos, toi qui fais sans cesse sortir et renaître la vie du sein de la mort même? Qui est - ce qui chante le mieux tes louanges, l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux qui, sans se vanter de l'instinct de te connaître, te glorifie dans ses amours en perpétuant la suite et la merveille de tes créatures vivantes?

Ce peuple républicain, architecte, industrieux, intelligent, prévoyant et systématique dans ses plans de police et de société, c'est le castor dont on vient de tracer les mœurs douces et dignes d'envie. Heureux si sa dépouille n'acharnait pas l'homme impitoyable et sauvage à la ruine de ses cabanes et de sa race! Souvent les Américains ont détruit les établissemens des castors, et ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'où ils avaient été chassés. C'est en hiver qu'on vient les investir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chasseurs, un coup de queue frappé fortement sur l'eau sonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république, et chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d'échapper à tous les pièges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le castor à l'affût. Cependant, comme il voit et qu'il entend de loin, on ne peut guère le tirer au fusil sur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais assez pour

être surpris. L'eût-on blessé avant qu'il se fût jeté dans l'eau, il a toujours le temps de s'y plonger; et s'il meurt de sa blessure, on le perd, parce qu'il ne surnage point.

Un moyen plus sûr d'attraper les castors est de dresser des trapes dans les bois où ils vont se régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trapes de copeaux de bois fraîchement coupés; et dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe et leur casse les reins. L'homme, caché dans un lieu voisin, accourt, se jette sur sa proie, achève de la tuer et l'emporte.

D'autres sortes de chasse sont encore plus usitées, et d'un plus grand succès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire sortir les habitans, et l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont besoin d'y venir respirer l'air. On prend ce moment pour leur casser la tête. D'autres fois l'animal, chassé de son logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout autour, en brisant la glace à quelques toises de sa cabane. Veut-on prendre la peuplade entière, au lieu de rompre les écluses pour noyer les habitans, comme on pourrait le tenter en Hollande, on ouvre la chaussée pour laisser écouler l'eau de l'étang où les castors vivent. Restés à sec, hors d'état de s'échapper ou de se défendre, on les prend à loisir et à volonté. Mais on a soin d'en laisser toujours un certain nombre, mâles et femelles, pour re-



peupler l'habitation ; et cette générosité n'est qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne sait conserver peu que pour avoir plus à détruire. Le castor, dont le cri plaintif semble implorer sa clémence et sa pitié, ne trouve dans le sauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ses propres besoins que pour les superfluités d'un monde étranger. O nature ! où est ta providence, où est ta bienfaisance d'avoir armé les animaux espèce contre espèce, et l'homme contre tous ?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police et l'industrie des castors avec la vie errante des sauvages du Canada, peut-être avouera-t-on que, vu la supériorité des organes de l'homme sur ceux de tous les animaux, le castor s'était bien plus avancé dans les arts de la sociabilité que le chasseur, quand l'Européen alla étendre et porter ses connaissances et ses progrès dans l'Amérique septentrionale.

Plus ancien habitant de ce Nouveau-Monde que l'homme, tranquille possesseur de ces contrées favorables à son espèce, le castor avait mis à profit une paix de plusieurs siècles pour perfectionner l'usage de ses facultés. Sous notre hémisphère, l'homme s'est emparé des régions les plus saines et les plus fertiles ; il en a chassé ou il y a subjugué tous les autres animaux. C'est grâce à leur petitesse que l'abeille et la fourmi ont dérobé leurs lois et leur gouvernement à la

jalouse et destructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'est ainsi qu'on voit quelques républiques sans éclat et sans vigueur se soutenir par leur faiblesse même au milieu des vastes monarchies de l'Europe, qui tôt ou tard les engloutiront. Mais les quadrupèdes sociables, relégués dans des climats inhabités et contraires à leur multiplication, se sont trouvés partout isolés, incapables de se réunir en communauté, d'étendre leurs connaissances ; et l'homme qui les a réduits à cet état précaire s'applaudit de la dégradation où il les a plongés pour se croire d'une nature supérieure, et s'attribuer une intelligence qui forme une barrière éternelle entre son espèce et toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que mécaniques, et ne supposent aucun principe semblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi consiste la perfection ; si l'être le plus civilisé se trouve le plus parfait ; si ce qu'il gagne en propriété des choses il ne le perd pas en propriété de sa personne ; si tout ce qu'il ajoute à ses jouissances n'est pas retranché de sa durée : le castor, qui, parmi nous, est errant, solitaire, timide, ignorant, ne connaissait-il pas dans le Canada le gouvernement civil et domestique ; les saisons du travail et du repos ; certaines règles d'architecture ; l'art curieux et savant de construire des digues ? Cependant il était parvenu à ce degré de



perfectibilité avec des instrumens faibles et peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec sa queue. Ses dents, qui lui servent à la place de mille outils, sont circulaires et gênées par les lèvres. L'homme, au contraire, avec une main qui se plie à tout et se soumet à tout, a dans ce seul organe du tact tous les instrumens réunis de la force et de l'adresse. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation la supériorité de son espèce sur toutes les autres? Ce n'est point parce qu'il lève les yeux au ciel comme tous les oiseaux qu'il est le roi des animaux; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrielle, terrible et secourable. Sa main est son sceptre. Ce même bras qu'il lève au ciel comme pour y chercher son origine, il l'étend et l'appesantit sur la terre pour y dominer par la destruction, pour en bouleverser la surface, et dire quand il a tout ravagé : JE RÉGNE. La plus sûre marque de la population de l'espèce humaine est la dépopulation des autres espèces. Ainsi diminue et disparaît insensiblement dans le Canada celle du castor, depuis que les Européens se sont fait un besoin de sa peau.

Celle-ci varie avec le climat, qui change la couleur en modifiant l'espèce. Dans le même canton où sont les peuplades de castors civilisés il y a pourtant des castors sauvages et solitaires. Ces animaux, rejetés, dit-on, de la société pour leurs

défauts, vivent sans maison, sans magasin, dans un boyau sous terre. On les appelle castors terriers. Leur robe est sale; leur poil est rongé sur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils se creusent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un fossé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, et va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de se garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces castors sont assez sauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur espèce; ils n'aiment que la terre. Tels sont nos bièvres d'Europe. Ces castors, solitaires et terriers, n'ont pas le poil aussi luisant, aussi poli que ceux qui vivent en société. Leur fourrure se ressent de leurs mœurs.

On trouve des castors en Amérique, depuis le trentième degré de latitude septentrionale jusqu'au soixantième. Toujours clair-semés au midi, leur nombre croît et leur poil brunit en avançant au nord. Jaunes et couleur de paille chez les Illinois, châains un peu plus haut, couleur foncée de marron au nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, et ce sont les plus beaux. Cependant sous ce climat, le plus froid qui soit habité par cette espèce, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs; d'autres d'un blanc taché de gris, et quelquefois de roux sur la croupe : tant la nature se plaît à marquer les nuances du



chaud et du froid, et la variété de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusque sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

x.  
En quels lieux et de quelle manière se faisait le commerce des fourrures.

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie française fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Québec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivières, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le temps, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyait arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportaient ne manqua pas de grossir à mesure que le nom français s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avait fait, la vue de ce qu'ils avaient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentait le concours. Jamais ils ne revenaient vendre leurs fourrures sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espèce de foire où se rendaient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglais furent jaloux de cette branche de richesse; et la colonie qu'ils avaient fondée à la Nouvelle-Yorck ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur

subsistance en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils pensèrent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne souffraient pas qu'on traversât leurs terres pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'elles avaient constamment pour ennemies, ni que celles-ci vissent sur leur territoire leur disputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le temps ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l'Anglais se répandit de tous côtés, et de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avait des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le Français son rival. Sa navigation était plus facile, et dès-lors ses marchandises s'offraient à meilleur marché. Il fabriquait seul les grosses étoffes qui convenaient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor était libre chez lui, tandis que chez les Français il était et fut toujours asservi à la tyrannie du monopole. C'est avec cette liberté, cette facilité qu'il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisaient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les Français du Canada un usage qu'ils avaient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avait été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordait chaque année